

*Articoli/10*

## ***L'invention moderne de la nature***

### **L'héritage bergsonien de Whitehead**

Didier Debaise

Articolo sottoposto a doppia *blind review*. Inviato il 14/12/2017. Accettato il 05/01/2018.

Whitehead's philosophy can be interpreted as a vast inquiry into the experience of the Moderns: how did they invent a particular conception of nature? Which interests did it correspond to? What were its effects and its limits? Where do their ontologies come from? The huge diagnostic that Whitehead provides with respect to the modern experience is deeply indebted to Bergson's philosophy which he continuously refers to. This article aims at determining the real influence that Bergson's philosophy had on Whitehead's. Along the lines of this interrogation it accounts for the constitution of some of the crucial tendencies within contemporary metaphysics.

\*\*\*

La philosophie de Whitehead nous intéresse particulièrement par le diagnostic inédit qu'elle permet d'établir sur l'invention moderne de la nature et des conditions de son dépassement. Commençons par l'exprimer à l'aide de questions très générales qui forment les axes à partir desquels nous pouvons reprendre aujourd'hui la philosophie de Whitehead: comment les modernes ont-ils inventé leur nature? Par quelles opérations, par quelles techniques, par quelles abstractions, ont-ils tenté d'en faire le matériau de toutes leurs expériences, le fondement de tous les domaines qu'ils envisageaient, le seul véritable mode d'existence auquel ils étaient confrontés? Comment leur permettait-elle d'articuler tous les êtres, toutes les choses, de fonder leur connaissance et de justifier leurs pratiques? Qu'est-ce qui aujourd'hui la rend superflue, ou pire encore, en fait l'obstacle majeur pour penser les transformations écologiques auxquelles nous sommes confrontés? En un mot, de quelle nature avons-nous hérité et pourquoi devient-il si urgent d'en changer?

Pour établir ce diagnostic sur l'invention moderne de la nature, il nous faut revenir sur l'héritage bergsonien de Whitehead et les réserves qu'il émet à son encontre. Au-delà d'une simple question relative à la constitution de l'œuvre de Whitehead, le rapport à Bergson est particulièrement important pour clarifier des lignes divergentes, bien que partant d'un accord initial, dans la métaphysique actuelle. Commençons par établir ce point de convergence, cette surface commune sur laquelle Whitehead insiste dès sa première grande

œuvre philosophique, *Le concept de nature*. Résumant le projet d'une «physique spéculative» qu'il entend mettre en œuvre, il n'hésite pas alors à l'établir dans une filiation stricte à Bergson:

La nature est un procès. Comme dans le cas de toute chose directement exhibée dans la conscience sensible, il ne peut y avoir aucune explication de ce caractère de la nature. Tout ce qu'on peut faire, c'est utiliser un langage qui permet de le montrer spéculativement, et aussi d'exprimer la relation de ce facteur naturel aux autres facteurs. Que chaque durée arrive et passe, c'est là une manifestation du procès de la nature. Le procès de la nature peut aussi être nommé le passage de la nature. Je m'abstiendrai définitivement d'utiliser le terme temps, puisque le temps mesurable de la science et de la vie civilisée ne montre en général que quelques aspects du fait plus fondamental du passage de la nature. Je crois être en cette doctrine en plein accord avec Bergson, bien qu'il utilise le mot temps pour le fait fondamental que j'appelle passage de la nature. Le passage de la nature est aussi manifesté dans la transition spatiale, aussi bien que dans la transition temporelle<sup>1</sup>.

Hormis quelques réserves, notamment quant à l'usage du mot «temps» ou la revendication d'un élargissement de la notion de passage vers les dimensions spatiales, l'accord semble complet. Les principales réserves viendront plus tard, sous une forme principalement cryptique. Ainsi, dans la préface de *Procès et réalité*, Whitehead écrit-il «je suis aussi largement redevable à l'égard de Bergson, de William James et de John Dewey. L'une de mes préoccupations a été de soustraire leur type de pensée à l'accusation d'anti-intellectualisme dont, à tort ou à raison, il est l'objet»<sup>2</sup>. Essayons donc de saisir le point de convergence, à savoir comment Bergson permet-il à Whitehead d'établir un diagnostic sur l'invention moderne de la nature; nous pourrions ensuite établir les lignes de divergence, exprimées dans l'hommage réservé que fait Whitehead à Bergson dans la préface de *Procès et réalité*.

## 1. Le geste des modernes

La nature des modernes est, pour Whitehead, avant tout une affaire de *gestes* et d'*opérations*. Bien qu'il soit sans doute réducteur de les limiter à un nombre particulier, deux d'entre eux méritent une attention toute particulière car ils définissent le point de convergence avec la pensée de Bergson. On les nommera bifurcation et localisation. La nature, pour Whitehead, est le produit de cette double opération. Si Bergson permet partiellement à Whitehead de penser la bifurcation, on ne peut y voir à proprement parler une origine bergsonienne, contrairement à l'opération de localisation qui y trouve véritablement son origine. Analysons-les tout d'abord séparément et commençons par la bifurcation. Dans *Le concept de nature*, Whitehead l'exprime sous la forme d'une protestation:

---

<sup>1</sup> A. N. Whitehead, *Le concept de nature*, Paris 1998, p. 73.

<sup>2</sup> A. N. Whitehead, *Procès et réalité. Essai de cosmologie*, «Revue Philosophique de Louvain», Année 1995, p. 39.

«Ce contre quoi je m'élève essentiellement, est la bifurcation de la nature en deux systèmes de réalité, qui, pour autant qu'ils sont réels, sont réels en des sens différents. Une de ces réalités serait les entités telles que les électrons, étudiés par la physique spéculative. Ce serait la réalité qui s'offre à la connaissance; bien que selon cette théorie ce ne soit jamais connu. Car ce qui est connu, c'est l'autre espèce de réalité qui résulte du concours de l'esprit»<sup>3</sup>. C'est avant tout une question absolument pratique et essentiellement locale qui rend nécessaire la bifurcation. Un corps naturel (physique, chimique, biologique, etc.) étant donné, comment pouvons-nous distinguer, ou plus exactement extraire, des qualités, plus ou moins invariantes, qui lui seraient essentielles et qui le caractériseraient en propre? Cette question, posée essentiellement dans un cadre expérimental<sup>4</sup>, reposant à la fois sur des techniques et des formalismes qui permettraient de généraliser le statut des qualités des corps, s'exprime philosophiquement dans la grande distinction qui forme l'obsession constante de la philosophie moderne, celle des qualités primaires et secondaires<sup>5</sup>. Ce qui est premier, c'est donc le geste de la division des corps; ce qui en dérive, c'est l'économie des qualités qui déterminera à sa suite la distinction des substances dont proviennent les dualismes. La grande «erreur» de la bifurcation, la raison de sa propension hégémonique, injustifiée du point de vue de l'opération, ne doit pas être située dans la pratique expérimentale elle-même dans laquelle elle trouve son origine, mais dans sa *réification*. Par un étrange mouvement, les termes issus du geste, local, situé, posé à l'intérieur des corps, provenant d'une division expérimentale, artificielle, acquièrent un statut ontologique à part entière. On ne cessera pas de s'étonner de cette inversion si fondamentale dans la constitution du concept de nature: *du fait qu'il est toujours possible d'extraire des qualités hétérogènes des corps, on en a déduit que la nature était faite de régimes de qualités distincts dont les corps seraient l'expression*. Il y aurait d'un côté la nature «réelle» avec ses qualités propres qui s'exprimeraient dans des termes tels que matière, substance étendue, etc.; de l'autre, la nature «apparente», avec ses propres régimes d'existence et ses entités tels que l'esprit, la valeur, le sens de l'importance et l'esthétique. Retenons de cette réification d'une opération expérimentale, lorsqu'elle a trouvé dans certaines métaphysiques les formes de sa généralisation, deux conséquences majeures qui en définissent les limites actuelles: tout d'abord, elle a impliqué un rejet des qualités secondes, ou tout au moins une réduction de leur statut. Ce faisant, ce sont toutes les dimensions associées aux qualités secondes qui furent extraites de la nature, à savoir notamment les dimensions esthétiques, axiologiques, sensibles. La nature réelle serait cette nature «inodore, incolore, insipide, un va-et-vient de matière, incessant et insignifiant»<sup>6</sup>; ensuite, elle a participé à la soustraction de la multiplicité des modes d'existence pour n'en retenir que deux seuls dont la

<sup>3</sup> A. N. Whitehead, *Le concept de nature*, cit., p. 54.

<sup>4</sup> Cf. I. Stengers, *L'invention des sciences modernes*, Paris 1995, p. 98.

<sup>5</sup> Voir par exemple: J. Locke, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, trad. fr. Coste, Paris 1972, pp. 89-90.

<sup>6</sup> A. N. Whitehead, *La science et le monde moderne*, trad. fr. P. Couturiau, Paris 1994, p. 74.

prétention était de recouvrir la totalité de l'existence et que les dualismes n'ont cessé de mettre en scène en les consolidant<sup>7</sup>.

Mais à lui seul ce geste de la bifurcation aurait été incomplet; il laissait en effet dans son sillage une zone obscure. Puisque toute l'expérience moderne de la nature, déployée à l'intérieur de la bifurcation, pointe vers ces qualités primaires des corps, à la fois constitutives de l'expérience et inaccessibles à celle-ci, elle ne peut se soustraire à une enquête plus précise sur les corps naturels eux-mêmes. La zone obscure, mise en scène, dramatisée, intensifiée à son maximum, ce sont les qualités primaires elles-mêmes. La question, laissée en suspens par la bifurcation, est de savoir comment qualifier positivement les corps, lorsqu'ils sont dégagés de leurs dimensions phénoménales. C'est en vue de rendre possible cette qualification qu'il nous faut comprendre le deuxième grand geste d'instauration de la nature, geste qui lui aussi préjuge de tout, détermine l'ensemble des catégories ontologiques qui viendront en donner le sens. C'est ici que l'influence de Bergson est absolument décisive. C'est Bergson qui permet à Whitehead de penser ce second geste à partir duquel s'invente la nature moderne. Posons-le simplement: la localisation est une reprise, sous une forme repensée, de ce que Bergson appelait la spatialisation. Certes, comme nous le verrons, les raisons du succès de la spatialisation, son importance dans les sciences exactes, sa relation à l'intelligence en général, vont être profondément modifiées par Whitehead mais il s'agit incontestablement par le terme de localisation d'en reprendre l'héritage. Ainsi, Whitehead en donne une expression dont la proximité avec la pensée bergsonienne est frappante: «Dire qu'un élément matériel a une *localisation simple* signifie que – en exprimant ses relations spatio-temporelles – il est approprié d'affirmer qu'il est là où il se trouve, en une région définie de l'espace, et pendant une durée finie définie, en dehors de toute référence essentielle aux relations de cet élément matériel à d'autres régions de l'espace et à d'autres durées»<sup>8</sup>. Chaque chose occupe un point de l'espace et du temps. Ce dogme a bien évidemment été remis en question par les sciences elles-mêmes, tout au long du 20<sup>e</sup> siècle, mais l'idée sous-jacente a servi à fonder le cadre d'interprétation de la nature dans la multiplicité de ses aspects. Whitehead n'en dira pas beaucoup plus. Essayons alors d'exprimer le plus clairement et le plus directement cette idée issue de la localisation simple. Elle signifie qu'une chose est réelle dans la mesure où elle est localisable dans l'espace et dans le temps. Par opposition, on dira qu'une chose est irréaliste dès le moment où nous ne pouvons la situer dans un espace et un temps précis. Cette idée, issue du geste de localisation, va définir la réalité en tant que telle. A la question «qu'est-ce que la matière?» la réponse la plus simple qui

---

<sup>7</sup> Sur ces opérations de réduction de la multiplicité des modes d'existence au profit de deux majoritaires, voir E. Souriau, *Les différents modes d'existence*, Paris 2009; J. Dewey, *Expérience et nature*, trad. fr. J. Zask, Paris 2012 (1925), particulièrement les derniers chapitres, et surtout pour une analyse complète des réductions des modes d'existence et de la nécessité de les redéployer, voir B. Latour, *Enquête sur les modes d'existence: Une anthropologie des modernes*, Paris 2012.

<sup>8</sup> A. N. Whitehead, *La science et le monde moderne*, cit., p. 77.

pourra être donnée est «une étendue d'espace dans un moment du temps». Mais comment pourrions-nous localiser une étendue, un point de l'espace, un moment du temps, sans déjà avoir au minimum une géométrie, une détermination a priori de l'espace, et une ligne du temps? En un mot, comment parler de la matière, en tant qu'elle se définit par sa localisation, sans un formalisme de l'espace et du temps? C'est cet étrange geste qui vient compléter la «bifurcation» et qui consiste à se donner, en le construisant, un formalisme afin de qualifier ce qu'est le réel comme ensemble d'entités localisables. Nous rejoignons en ce sens entièrement le diagnostic porté par B. Latour dans son *Enquête sur les modes d'existence*, lorsqu'il interroge la fabrication du concept moderne de la nature, comme étant issue d'un «amalgame» entre des régimes d'existence distincts. Il écrit: «cet amalgame, c'est celui de 'monde matériel' ou plus simplement de 'matière'. L'IDEALISME de ce matérialisme – pour employer des mots démodés – voilà le trait principal de cette anthropologie et le premier résultat de cette enquête, celui qui commande tous les autres»<sup>9</sup>. Nous avons à nouveau affaire, comme pour la bifurcation, à un *geste* local qui en tant que tel trouve sa raison d'être et sa consistance dans les nécessités et les techniques de l'expérimentation. Ce n'est pas le geste qui est problématique pour Whitehead, mais sa réification, le moment où l'acte de localiser est perdu pour ne plus retenir qu'une définition abusive du réel comme matière localisable; c'est le devenir ontologique de l'acte qui est à la source d'innombrables faux problèmes dont héritent les métaphysiques qui reprennent l'effet de l'opération et en oublient la cause.

## 2. La nature comme réification de gestes

C'est sur le statut de la localisation ou dans les termes de Bergson de la spatialisation que les lignes de divergence vont devenir remarquables. Lisons tout d'abord Bergson. Dans *L'évolution créatrice*, il écrit :

La spatialité parfaite consisterait en une parfaite extériorité des parties les unes par rapport aux autres, c'est-à-dire en une indépendance réciproque complète. Or, il n'y a pas de point matériel qui n'agisse sur n'importe quel autre point matériel [...]. Il est incontestable que, s'il n'y pas de système tout à fait isolé, la science trouve cependant moyen de découper l'univers en systèmes relativement indépendants les uns des autres, et qu'elle ne commet pas ainsi d'erreur sensible<sup>10</sup>.

L'indépendance des parties et la possibilité, pour les sciences, d'une définition de la matière par sa spatialité correspond donc exactement à ce que Whitehead entend par localisation. Cependant si les deux expressions – localisation et spatialisation – mettent en évidence des caractéristiques similaires, elles se distinguent par leur statut plus général, celui des rapports existants entre les abstractions et l'expérience. Pour le mettre en évidence, limitons-nous à la

---

<sup>9</sup> B. Latour, *Enquête sur les modes d'existence*, cit., p. 106.

<sup>10</sup> H. Bergson, *L'évolution créatrice*, Paris 2007, p. 221.

manière par laquelle Bergson envisage le fonctionnement et la place des sciences. Toujours dans *L'évolution créatrice*, il pose explicitement la question «quel est l'objet essentiel de la science?»

C'est d'accroître notre influence sur les choses. La science peut être spéculative dans sa forme, désintéressée dans ses fins immédiates: en d'autres termes, nous pouvons lui faire crédit aussi longtemps qu'elle voudra. Mais l'échéance a beau reculer, il faut que nous soyons finalement payés de notre peine. C'est donc toujours, en somme, l'utilité pratique que la science visera. Même quand elle se lance dans la théorie, la science est tenue d'adapter sa démarche à la configuration générale de la pratique<sup>11</sup>.

Bergson identifie clairement dans ce passage la science et l'activité pratique, qui peut être cachée dans l'exercice principalement théorique des sciences, postposée pour un temps, mais qui n'en reste pas moins l'expression d'une nature de la science. Poser la question «qu'est-ce que la science?» revient donc à demander «comment un savoir pratique est porté sur les choses?». Bergson le précise: «l'action, avons-nous dit, procède par bonds. Agir, c'est se réadapter. Savoir, c'est-à-dire prévoir pour agir, sera donc aller d'une situation à une situation, d'un arrangement à un arrangement»<sup>12</sup>. C'est cette orientation active de la science qui est au fondement de la généralisation de la spatialisation comme interprétation scientifique posée sur le monde. Ainsi, «la science pourra considérer des réarrangements de plus en plus rapprochés les uns des autres; elle fera croire ainsi le nombre de moments qu'elle isolera, mais toujours elle isolera des moments»<sup>13</sup>. La différence entre les sciences classiques et les sciences modernes, entre la recherche des lieux et moments privilégiés par opposition à la constitution de lieux et de moments quelconques (tous les instants se valent) ne change rien à l'essence de la science: «La science moderne, comme la science antique, procède selon la méthode cinématographique. Elle ne peut en faire autrement; toute science est assujettie à cette loi»<sup>14</sup>. C'est à partir de là que Bergson peut établir le lien entre le sens commun et la science dans une conception générale de la fonction de l'intelligence: «la science de la matière procède comme la connaissance usuelle. Elle perfectionne cette connaissance, elle en accroît la précision et la portée, mais elle travaille dans le même sens et met en jeu le même mécanisme»<sup>15</sup>. La spatialisation est ramenée à une pente naturelle de l'intelligence, sa dimension vitale.

Si Whitehead rejoint Bergson sur l'importance de la spatialisation, il s'en écarte néanmoins lorsqu'il s'agit d'en déterminer les causes et les conséquences.

Dans l'ensemble, l'histoire de la philosophie étaye l'accusation bergsonienne selon laquelle l'intellect humain 'spatialise', c'est-à-dire tend à en ignorer la fluence et à l'analyser au moyen de catégories statiques. De fait, Bergson est allé plus loin: il a

---

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 329.

<sup>12</sup> *Ibid.*

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 328.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 336.

conçu cette tendance comme une nécessité inhérente à l'intellect. Je ne souscris pas à ce dernier reproche; mais je tiens que la 'spatialisation' est la voie la plus courte vers une philosophie claire et nette, s'exprimant dans un langage raisonnablement familier<sup>16</sup>.

Whitehead n'en dira pas plus. Essayons, sur la base de ce passage, de donner consistance à la critique. Tout semble si proche entre eux et cependant la différence est importante. Elle peut être exprimée en un mot: l'exagération. C'est une manière de prime abord très étrange de critiquer Bergson. C'est pourtant ce qui en filigrane est exprimé par Whitehead: il aurait été prêt à suivre Bergson dans ses critiques, dans la manière de qualifier la spatialisation, mais il aurait aimé en ralentir la vitesse critique. La conception bergsonienne de la spatialisation est pertinente, mais son exagération la place à un niveau où elle devient illégitime, et, plus grave encore, la rend impuissante pour le dépassement qu'elle propose. Quelle est plus précisément cette exagération? Assurément, l'histoire de la philosophie, et l'on pourrait ajouter à la remarque de Whitehead l'histoire des sciences, confirme la critique de Bergson, mais rien ne l'autorisait à en faire une nécessité inhérente à l'intellect. Lorsque, par exemple, Bergson affirme, dans *La pensée et le mouvant*, que «notre intelligence, quand elle suit sa pente naturelle, procède par perceptions solides, d'un côté, et par conceptions stables, de l'autre. Elle part de l'immobile, et ne conçoit et n'exprime le mouvement qu'en fonction de l'immobilité»<sup>17</sup>, il ajoute une dimension à la spatialisation qui outrepassa le cadre dans lequel elle est établie. Il suit de là deux conséquences que Whitehead rejette: tout d'abord, en faisant de la spatialisation une nécessité de l'intellect, Bergson est contraint de relier sous une rubrique générale toutes les manières de faire science. Il reconnaît des différences fondamentales entre, par exemple les sciences classiques et les sciences modernes, mais au final elles participent d'une même orientation. La diversité des manières, les bifurcations dans l'histoire des sciences, la multiplicité des modèles, les tensions dans les processus d'expérimentation, semblent se rejoindre dans une même activité sous-jacente. C'est le caractère massif du diagnostic bergsonien qui est exagéré; l'analyse de l'activité scientifique par Bergson n'est possible que par l'extrême généralité avec laquelle elle est posée. Ensuite, et le problème est plus important pour Whitehead, cette dramatisation de l'identité de la spatialisation et de l'intelligence ne laisse que peu de place à des alternatives. Elle oblige Bergson à chercher dans une «intersion de "la direction habituelle du travail de la pensée"»<sup>18</sup>, les conditions d'une pensée non-spatialisante; et la métaphysique à laquelle il en appelle prend nécessairement les allures d'une science qui «prétend se passer des symboles»<sup>19</sup>. L'exagération, dénoncée par Whitehead, est de croire que les sciences seraient profondément viciées par l'intelligence spatialisante. Ainsi, cherchant à prolonger les remarques de Whitehead, J. Wahl, écrit: «on a

---

<sup>16</sup> A. N. Whitehead, *Procès et réalité*, cit., p. 342.

<sup>17</sup> H. Bergson, *La pensée et le mouvant*, Paris 2013, p. 214.

<sup>18</sup> *Ibid.*

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 182.

confondu la science et cette conception matérialiste qui lui a été trop souvent liée. Bergson et les romantiques se sont fait de la science une conception statique et dogmatique; le relativisme einsteinien et les théories les plus récentes permettront d'intégrer à la science assouplie ce qu'on croyait devoir lui échapper<sup>20</sup>. Nul besoin cependant d'invoquer, comme le fait J. Wahl, de nouvelles sciences; les abstractions scientifiques n'ont pas une nature unique qui correspondrait à une fonction liée à l'activité pratique. Le risque, en l'affirmant, est de sous-estimer les capacités de réformes et de métamorphoses des abstractions.

C'est une des fonctions que Whitehead attribue à la philosophie: «la philosophie est la critique des abstractions qui régissent les modes de pensée particuliers»<sup>21</sup>. On se tromperait lourdement si l'on pensait que Whitehead, en affirmant que la philosophie a pour fonction de critiquer les abstractions, tentait de soustraire l'expérience à leur emprise, comme si une expérience sans abstractions était possible. Le terme «critique», que Whitehead utilise dans ce passage, a une connotation davantage kantienne que relative à une opposition quelconque: déterminer les limites d'une abstraction, ses conditions d'action, ses effets dans l'expérience. Il ne serait d'ailleurs pas exagéré de voir dans la philosophie de Whitehead une des plus ferventes tentatives pour donner aux abstractions une place fondamentale dans l'expérience. Elles ne sont ni des représentations, ni des généralisations d'états-de-fait empiriques, mais des *constructions*, des «outils nous permettant de contrôler nos notions des faits concrets»<sup>22</sup>. Notons déjà que le terme «abstraction» dépasse de loin le modèle des abstractions logico-mathématiques et les formes de substantialisation langagière, auquel il fut, notamment par Bergson, trop souvent identifié pour devenir l'élément de toute interprétation de l'expérience. Elles ont leurs propres contraintes, leurs propres modes de fabrication, leurs manières de circuler et d'agir. C'est ainsi toute une enquête sur le mode d'existence des abstractions et de leur fonction dans les expériences les plus concrètes, dont elles ne sont nullement la reproduction formelle, qui nous paraît fondamental dans la philosophie de Whitehead.

### 3. Une nouvelle écologie des abstractions

On ne trouvera jamais chez Whitehead une critique générale de l'intelligence, mais bien d'un certain formalisme scientifique, celui constitutif du matérialisme physicaliste, qui s'est imposé au cours des trois derniers siècles et auquel il s'agit d'opposer un autre schème de pensée, une autre cosmologie. Si Whitehead s'accorde avec Bergson pour voir dans la spatialisation l'élément central de toutes les difficultés des sciences modernes pour penser la matière, l'espace, les relations entre les entités, etc., il en réduit néanmoins la portée en

---

<sup>20</sup> J. Wahl, *Vers le concret. Etudes d'histoire de la philosophie contemporaine, William James, Whitehead, Gabriel Marcel*, Paris 2004, pp. 123-124.

<sup>21</sup> A. N. Whitehead, *Modes de pensée*, Vrin 2004, p. 69.

<sup>22</sup> A. N. Whitehead, *La science et le monde moderne*, cit., p. 51.

situant son influence dans une période spécifique, liée à certaines abstractions. Ainsi, la critique de Whitehead vise tout autant la spatialisation comme modèle théorique que l'attribution de cette erreur à l'exercice de l'intelligence en général. C'est le sens qu'il faut donner à la protestation de Whitehead dans *La science et le monde moderne*: «J'entends me révolter, dans ces pages, contre l'idée que les abstractions de la science sont irréformables et inaltérables»<sup>23</sup>. Dans le même sens, Whitehead écrit que la tâche de la philosophie n'est pas de se soustraire aux abstractions, mais de mettre en évidence les limites d'abstractions héritées, se trouvant à présent dans une situation de décalage, le cas échéant les réformer, lorsqu'une réforme est encore possible, ou bien alors, les abandonner au profit de nouvelles, à construire.

Allons plus loin: ce n'est pas la localisation simple qui est une erreur, ni d'ailleurs la bifurcation de la nature, car «nous pouvons, par un processus d'abstraction constructive, arriver à des abstractions qui soient les éléments matériels de la localisation simple, ainsi qu'à d'autres abstractions qui sont les esprits inclus dans le schème scientifique»<sup>24</sup>. La bifurcation de la nature et la localisation sont avant tout des opérations abstraitives, des outils permettant d'orienter l'expérimentation de la nature. Elles ont à ce titre une réelle légitimité, et il arrive à Whitehead d'en parler avec la plus grande admiration: «Nous devons noter son étonnante efficacité en tant que système de concepts pour l'organisation de la recherche scientifique [...]. Elle s'est avérée à la hauteur en tant que principe directeur des recherches scientifiques depuis lors. Elle domine toujours»<sup>25</sup>. L'erreur n'est pas dans ce qu'elles ont rendu possible, mais dans la confusion de registres, dans une inversion des ordres. Les paradoxes et les faux dépassements proviennent «uniquement du fait que nous avons confondu notre abstraction et les réalités concrètes»<sup>26</sup>.

Par une étrange opération, l'abstraction, produite et inventée, trouvant son efficace dans l'opération qu'elle permettait, s'est trouvée réifiée, comme si la nature était en soi bifurquée, comme si les éléments primaires de l'expérience étaient à l'image de la localisation simple. L'abstrait fut confondu avec le concret, l'effet avec la cause, le produit d'un processus avec son origine. Dans la mesure où «la simplicité est le but de notre recherche, nous sommes portés à l'erreur de penser que les faits sont simples. La devise qui devrait guider la vie de toute philosophie de la nature est: cherche la simplicité et méfie-toi d'elle»<sup>27</sup>. Tant que le processus d'abstraction, ces gestes ou ces opérations que nous avons mentionnés, sont maintenus vivants, évalués à l'aune de ce qu'ils permettent, il n'y a aucune raison de les remettre en question. Mais dès que l'abstraction est réifiée, qu'au lieu d'être un outil elle est décrite comme le «réel», fondement d'une métaphysique, c'est alors que les faux problèmes prennent le dessus sur

---

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 105.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 77.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>26</sup> *Ibid.*

<sup>27</sup> A. N. Whitehead, *Le concept de nature*, cit., p. 159.

l'expérience, faisant «à chaque fois violence à cette expérience immédiate que nous exprimons dans nos actions, nos espoirs, nos sympathies, nos buts, et que nous vivons même si les mots nous manquent pour en faire l'analyse»<sup>28</sup>.

Cette opération par laquelle les abstractions sont réifiées, on l'appellera le «concret mal placé». Whitehead résume l'ensemble de l'opération de réification à l'œuvre dans la pensée moderne de la manière suivante:

Selon ma théorie de la formation de la doctrine philosophique de la matière, la philosophie a d'abord transformé illégitimement la simple entité, qui n'est qu'une abstraction, nécessité méthodique de la pensée, en substrat métaphysique de ces facteurs de la nature qui en des sens variés sont assignés aux entités comme leurs attributs<sup>29</sup>.

C'est tout un pan de la philosophie moderne qui s'est fourvoyé dans la bifurcation et la localisation, comme le diagnostique Whitehead en reprenant sous une nouvelle forme la pensée de Bergson, se perdant dans les effets, notamment le dualisme, sans jamais revenir à la source des opérations qu'elle prétendait dépasser. Whitehead en dresse un tableau sans doute beaucoup trop succinct mais qui donne l'image générale de la pensée qui s'est constituée à partir de la bifurcation: «il y a les dualistes, qui mettent la matière et l'esprit sur un pied d'égalité, et les deux variétés de monistes, ceux qui placent l'esprit dans la matière et ceux qui placent la matière dans l'esprit»<sup>30</sup>. La diversité des positions est apparente, car elle s'inscrit à l'intérieur d'un espace partagé, d'un problème commun, qui vise à réduire les effets de la bifurcation, tout en acceptant l'existence initiale et, par là même, en confirme la suprématie. Ainsi, l'«énorme succès des abstractions scientifiques, présentant d'une part la *matière* avec sa *localisation simple* dans l'espace et le temps, et d'autre part, l'*esprit*, percevant, souffrant, raisonnant mais n'interférant pas, a imposé à la philosophie la tâche consistant à les accepter comme la représentation la plus concrète des faits»<sup>31</sup>. Nous n'avons donc pas à choisir entre les termes de l'alternative, tant que les positions ne viennent que confirmer les gestes à l'origine de cette image de la pensée. S'opposer aux ontologies des modernes n'a aucun sens tant que les opérations dont elles dérivent restent implicites, trouvant leur efficacité dans leur effacement même. L'expérience moderne de la nature aura consisté à essayer de relier une conjecture (la nature réelle), à un rêve (la nature phénoménale).

Nous pouvons à présent revenir sur les hommages répétés de Whitehead à Bergson. Nous en avons essayé ici d'en marquer toute l'ambiguïté. Si effectivement, Whitehead reconnaît dans la pensée de Bergson un point de basculement majeur dans la philosophie, il n'en reste pas moins critique des conséquences que Bergson croit pouvoir en induire au-delà même de son lieu de constitution. En effet, Bergson est pour Whitehead celui qui permet d'établir un diagnostic général, massif, sur la pensée moderne; en ce sens, la philosophie

---

<sup>28</sup> A. N. Whitehead, *Procès et réalité*, cit., p. 113.

<sup>29</sup> A. N. Whitehead, *Le concept de nature*, cit., p. 46.

<sup>30</sup> A. N. Whitehead, *La science et le monde moderne*, cit., p. 75.

<sup>31</sup> *Ibid.*

de Whitehead peut être envisagée sur ce point comme un prolongement de la pensée Bergsonienne. Cependant, la rupture est radicale lorsqu'il s'agit de rendre compte du statut de ce diagnostic, du rôle des abstractions (opératoires pour Whitehead), de l'intelligence et de la manière de caractériser les sciences. Les désaccords sont ici au moins aussi fondamentaux que l'accord initial. Pour Whitehead, les abstractions sont réformables et les limites que nous y voyons sont souvent liées à des changements d'époques, à des métamorphoses de l'expérience qui les rend inadéquates; les sciences ne se rassemblent nullement dans une essence unitaire, dans une fonction globale qui traverseraient les époques et les types de pratiques scientifiques; enfin, l'intelligence ne déforme rien, ce qui présupposerait un «réel» sous-jacent dont il y aurait déformation. On dira tout au plus que l'intelligence articule mal à certains moments des aspects importants de l'expérience. Tout chez Whitehead est en effet affaire d'expériences. Non pas une expérience pure, préalable aux abstractions, aux actes de l'intelligence, à l'activité scientifique, mais une expérience entrelacée, hybride, dans laquelle tout s'articule, sans principe premier de hiérarchisation: formalismes scientifiques, perceptions sensibles, abstractions, propositions axiomatiques. L'expérience est ce sol entrelacé de fonctions, de perceptions, de valeurs, enrichi en permanence de toutes les propositions, de toutes les théories, de toutes les représentations qui viennent sans cesse s'y rajouter. Ainsi, pour Whitehead, la spatialisation est une invention qui a trouvé son efficace, qui a permis une nouvelle articulation des parties de l'expérience. Son échec actuel ne vient nullement de sa réalité propre, de son déni initial, mais d'un changement d'époque, d'une nouvelle scène de problématisation qui ne l'exclut pas mais en réduit la portée. Elle était au début de l'époque moderne le centre de toutes les occupations; elle n'est plus qu'un outil local d'interprétation de parties d'expériences. Le débat nous paraît essentiel aujourd'hui car au-delà d'une question d'influence philosophique, il cristallise des enjeux fondamentaux sur l'invention de la nature, le statut des abstractions et les relations entre sciences et philosophie. Il nous donne un prisme fondamental sur un moment constitutif de la pensée contemporaine.

Didier Debaise  
FNRS – Université Libre de Bruxelles  
✉ didier.debaise@ulb.ac.be